

Débat n°1

Exposé du Professeur G.

LASSERRE (1)

QUELQUES REFLEXIONS SUR LES "RE-
LATIONS VILLES-CAMPAGNES".

Il ne s'agit que de réflexions jetées en vrac pour amorcer discussion et réflexion.

1°/ La notion de "ville" s'oppose à celle de "campagne" comme étant d'une part un lieu où se fait une grande concentration humaine sur un très petit espace, ce qui entraîne que producteurs et consommateurs y sont d'un type très particulier, d'autre part un lieu où se rassemblent des fonctions spéciales - tertiaires tout particulièrement - qui ont pour résultat de polariser l'espace autour d'elles.

En fait il n'y a pas deux espaces isolables mais deux "milieux" unis par des "flux", des échanges d'hommes, de biens, de services...; ce sont donc deux espaces complémentaires, où, en général, c'est la ville qui est l'élément moteur.

2°/ Il est fort difficile de donner des contours précis aux régions : les aires d'influence urbaines ne coïncident guère avec les autres découpages. Il s'agit d'une relation dynamique, donc en perpétuelle évolution. Il nous est impossible de maintenir dans toute sa rigidité la vieille répartition en "pays" et "régions".

3°/ Un chercheur doit définir son type de ville mais aussi son type de campagne. Chacune a sa personnalité, et l'on ne peut jamais généraliser les méthodes : il est de première importance de tenter une typologie tenant compte des deux catégories.

(1) notes prises en séance.

4°/ En Afrique, la ville la plus banale, c'est le petit bourg de brousse, né d'un marché de carrefour et surtout de quelques fonctions administratives. Ces créations artificielles sont-elles ou non viables ? Elles ne paient pas de mine, avec leurs boutiques médiocres et leurs barraquements administratifs stéréotypés, mais c'est là que s'établit le dialogue entre ville et campagne. Mais il y a aussi des villes vraiment nées de la campagne, secrétées par les nécessités d'échanges des campagnes : il n'y a pas de sociétés entièrement fermées, il y a toujours eu des spécialisations (agricoles, artisanales...) entraînant la formation de points d'échanges (type "souk"). Et il y a les villes "parachutées", nées de l'impact de la capitale politique, ou de la Métropole et du Commerce mondial.

Pour chaque espace concret, il faut donc démonter dans toute leur finesse les types de relations entre villes et campagnes.

5°/ Il y a deux grands types de campagnes, correspondant à deux types de sous-développement : celles qui ont été organisées par des civilisations traditionnelles, et celles qui ont été mises en place "ex-nihilo" par des immigrants européens.

Les premières avaient leurs propres techniques d'organisation de l'espace, de structuration des sociétés humaines -les unes sans villes (Afrique Noire - Cf article de J. GALLAIS sur "le village soudanais", in Revue Havraise de Psychologie des Peuples 1956), d'autres avec des centres urbains, formant marchés, palais ou temples (Amérique Latine pré-colombienne). Certains de ces points de rencontre ont été retenus par les européens pour y installer leurs villes, postérieures, donc, aux campagnes.

Mais il y a aussi les cas (Brésil, Argentine, Antilles...) où les campagnes étaient vides, ou vidées : les villes y ont été le premier élément d'une organisation de l'espace par et pour l'Europe.

6°/ Il faudrait préciser la notion d'axe de pénétration des influences urbaines. Certes, il y a autour des grandes villes, tout particulièrement autour des capitales "macrocéphales", une zone d'influence, une aire métropolitaine qui grandit en tache d'huile, mais il semble que la pénétration de l'influence urbaine se fasse surtout le long d'axes routiers ou ferroviaires (Cf. travaux de P.Y. DENIS

sur la Pampa argentine, et ceux de VALVERDE et Catharina DIAZ sur la route BRASILIA-BELEM) : il y a donc de brusques discontinuités entre ces "corridors de développement" et, entre eux, des zones enclavées, zones de "MARGINALIDAD", comme dit BATAILLON au Mexique, qui sont peu à peu grignotées.

7°/ Il faudrait aussi préciser l'idée de court-circuitage des réseaux urbains par des capitales extraverties et par le commerce international (voir cas très marquant des villes des Antilles où tout dépend en fait directement de Londres ou de New York). Cela aboutit à enlever aux métropoles locales tout Tertiaire Supérieur (mais, en France, Paris monopolise quelques 95 % de la puissance bancaire) : cette désorganisation par l'extérieur enlève toute fonction polarisante à ces villes. Cas plus net encore : les grandes plantations (PUERTO-RICO, MALAISIE...) constituent des îlots complètement étrangers à l'espace environnant.

8°/ Mais les jeunes états du Tiers Monde ont parfois la volonté de remodeler les rapports villes-campagnes. C'est ainsi que le gouvernement cubain a réussi à stopper la croissance de LA HAVANE, alors que MEXICO est passée ces dernières années de 5 à 8 millions d'habitants. Une politique nationale énergique peut ainsi parvenir dans certains cas à renverser la fonction de pompage des grands ports au profit d'un développement des villes à l'intérieur du pays.

9°/ L'inorganisation des campagnes a pour effet l'extrême fragilité des situations traditionnelles : au moindre choc venu de l'extérieur, l'effondrement commence. Cette inadéquation du monde rural donne au monde urbain des caractères particuliers : parmi eux, les fonctions de ville-refuge. La ville aspire les populations environnantes sans proportion avec ce qu'elle peut leur offrir comme emplois, comme logements... (Libreville avait 20.000 habitants en 1954, 95.000 en 1970, soit un quintuplement dans un pays qui n'a que 3 hab/km²). Les raisons économiques ne sont d'ailleurs pas les seules à cet afflux de ruraux : la présence d'écoles, d'hôpitaux (cas très précis à Libreville) attire aussi. Il y a aussi la fonction de refuge au sens propre, comme dans le Nord-Est brésilien en cas de sécheresse : en ville, on est à l'abri de la famine grâce aux secours officiels et à l'entraide familiale, image des anciennes solidarités. Chaque

exode rural a donc des caractères spécifiques, fonction directe des caractères de chaque campagne.

10/ Quel que soit notre désir de définir des espaces "homogènes" ou "polarisés", les notions de frontières nationales doivent être de plus en plus prises en considération (cf. les différences essentielles entre les deux Cameroun, malgré dix ans de réunification). Dans l'Afrique d'aujourd'hui, le fait national est au moins aussi important que le fait régional.

Mais à l'intérieur d'un espace donné, ce qui est intéressant, ce sont les interactions. Seule cette vision dynamique peut nous permettre de larges perspectives.

En conclusion, la diversité des Relations villes-campagnes est égale à celle des situations, d'où la nécessité d'une grande finesse dans l'analyse de chaque cas concret.

DISCUSSION

M. ROCHEFORT : Un problème essentiel est le sens des relations Villes-Campagnes. Qui profite le plus de l'autre ? Il y a prélèvement de la ville (ou plutôt d'un système hiérarchisé de villes, dont les divers niveaux n'ont pas le même rôle, ni les mêmes bénéfices) sur la campagne qui cependant progresse - ne serait-ce que pour ravitailler la première. La ville est née d'un ordre différent (colonial puis administratif) et fait peser son ordre sur la campagne, mais dans celui-ci il entre des services sociaux profitant à la campagne. Il faudrait donc arriver à faire un bilan entre le prélèvement et la Croissance, entre l'Ordre et le Service, et aussi entre désorganisation et nouvelle organisation dûes au choc des deux mondes. Toute typologie de synthèse devra tenir compte du sens général de ces échanges.

M. CHAMPAUD s'interroge sur le rôle des nouveaux échelons administratifs qui se multiplient en Afrique. Il y a émiettement des fonctions, mais surtout amélioration de l'encadrement cf. le développement des capitales régionales au Cameroun.

M. ROCHEFORT : L'indépendance a amené un changement du contenu et de la localisation du "Tertiaire Public" : l'administration a multiplié les postes dans les campagnes pour mieux l'enserrer de son Ordre. Il faudrait savoir quelles sont exactement les réactions des campagnes à ces noyaux urbains élémentaires, composés d'un petit groupe de fonctionnaires salariés, au genre de vie très particulier. L'argent des domestiques et du ravitaillement vivrier profite directement aux campagnes, car dans de si petites villes, il n'y a pas d'intermédiaires entre vendeurs ruraux et clients "urbains" : les commerçants professionnels n'apparaissent qu'à un certain degré de développement des petites villes.

M. DOLLFUS : En Amérique Latine, les petites villes tranchent plus nettement sur le monde rural et elles ont un très grand pouvoir de drainage : les fonctionnaires refusent de quitter le milieu de vie urbain et n'hésitent pas à faire jusqu'à 100 km chaque matin s'ils doivent travailler à la campagne.

M. SIRVEN : Ce phénomène commence à apparaître en Côte d'Ivoire, où l'on voit des fonctionnaires construire pour eux-mêmes une maison en dur dans la petite ville où ils sont affectés, et où, semble-t-il, ils dépensent la majeure partie de leurs revenus.

M. CAMARA cite le cas Yoruba, toujours très particulier. Les fonctionnaires sont essentiellement présents dans les grandes villes, mais c'est dans les petites, chez eux, qu'ils construisent, même s'ils n'y viennent qu'occasionnellement. De même ce très vif patriotisme local les amène à faire le plus possible chez eux leurs achats importants ou leurs dépôts en banque, bien que LAGOS ou IBADAN où ils résident soient considérablement mieux équipés : ce qui compte, c'est de faire prospérer la petite région d'où l'on est originaire. C'est aussi pour cette raison que le recensement de 1962 est inutilisable : les résidents des grandes villes se sont aussi faits inscrire dans leur ville d'origine, d'où une énorme surestimation.

M. CHAMPAUD signale que dans le démarrage (tardif mais puissant) des villes du pays Bamiléké, il y a aussi un grand rôle des commerçants qui ont été faire fortune à DOUALA, à YAOUNDE ou ailleurs et sont revenus investir en maisons (dans leur chefferie d'origine) et en établissements de rapports (hotels, cinémas, immeubles locatifs) dans la ville voisine.

M. BATAILLON signale qu'on n'a pas la même finesse de diversité entre villes et campagnes : si ces dernières sont richement diversifiées, les villes qui les encadrent sont souvent très banales, stéréotypées, car nées d'un pouvoir national centralisé qui a imposé partout les mêmes modèles (cf. en Amérique Latine l'opposition entre les traditions urbaines espagnoles et portugaises).

M. LASSERRE : Mais l'ajustement aux milieux locaux amène rapidement des différences d'équipements et d'allure : les villes vont se diversifiant.

M. MARGUERAT : Il ne faut pas oublier le poids de l'histoire; voir en particulier l'opposition entre Afrique des forêts et Afrique des savanes, où existaient de vieilles capitales et d'antiques places marchandes, qui avaient leurs propres réseaux urbains sur lesquels les réseaux actuels se sont plus ou moins superposés.

Mlle BRISSEAU : Ce qui semble propre à l'Amérique latine, c'est la coupure nette entre la bourgade -encore rurale- et la petite ville, où il faut à tout prix résider, sous peine de déchoir; au moins on y laisse sa famille.

M. CHAMPAUD : En Afrique, c'est plutôt l'inverse. Le fonctionnaire, surtout le polygame, laisse souvent sa famille en brousse, n'amenant en ville que celle de ses femmes qui présente le mieux. Mais ce n'est encore que la première génération de citadins -en fait de ruraux transplantés.

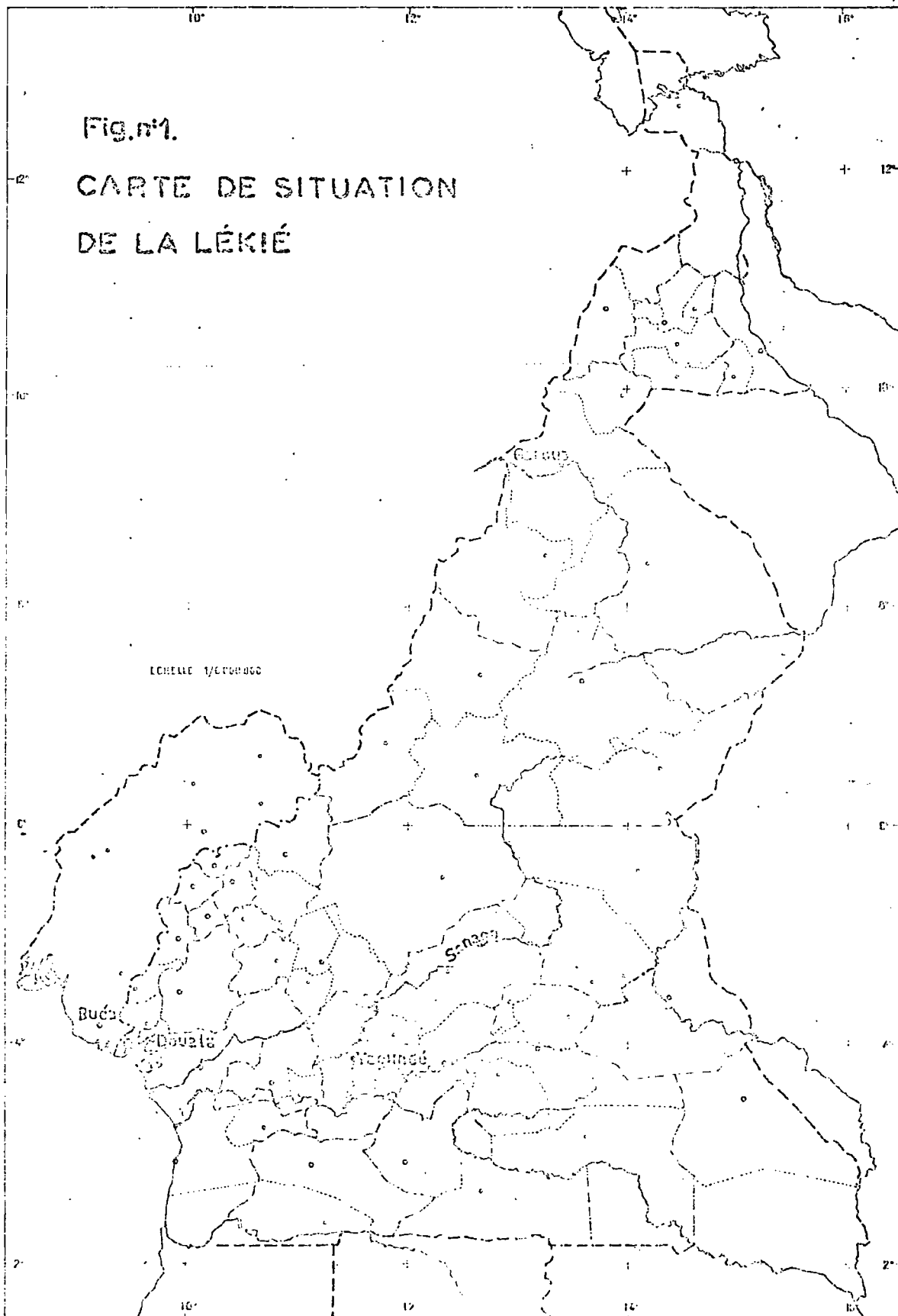
M. RINGON : Dans le choc des civilisations, le "monde moderne" ne passe pas exclusivement par la ville : il y a aussi les commerçants, les missionnaires, les pétroliers... cf. l'Amazonie, où dans une économie de cueillette, on saute l'échelon de la petite ville.

M. BATAILLON : Qui tient le pouvoir national ? par rapport à quels ruraux ? Plus le contraste est grand entre les deux catégories, plus le choc est violent.

M. DOLLFUS : Il arrive que les campagnes, généralement perdantes, sachent se défendre. Par exemple, voir les indiens de la péninsule de la GUAJIRA, entre Colombie et Venezuela, installés là à la fin du XV^e siècle dans un milieu très hostile, qui vivent de l'élevage (pris aux espagnols dès le XVI^e siècle), de la contrebande et la pêche à la langouste (pour vendre directement aux USA). Voici un cas de campagnards dont le milieu n'a soulevé aucune convoitise mais qui ont su exploiter à leur profit exclusif le monde extérieur.

Fig.n°1.

CARTE DE SITUATION
DE LA LÉKIÉ



O.R.S.T.O.M.
24, rue Bayard
Paris VIIIe

Section de
Géographie

COLLOQUE SUR LES
RELATIONS VILLES-CAMPAGNES
DANS LES PAYS SOUS-DEVELOPPES

-:-:-:-

21-22 septembre 1971

-:-:-:-